

J'ai travaillé au cœur du chantier fou du Learning Center

ARCHITECTURE

Sur le chantier du nouveau centre de l'EPFL se joue une aventure humaine proche de grands jeux sportifs d'équipe.

NICOLAS VERDAN TEXTES
JANINE JOUSSON PHOTOS

Le froid, mordant, n'enlève rien à la féerie du lieu. A cette heure matinale, le Rolex Learning Center est encore marqué par l'empreinte glaciale de la nuit. Perspective lointaine dans l'obscurité du chantier, un foyer orangé éclaire la Dent-de-Morcles. Sans attendre le plein jour, les premiers ouvriers se hissent déjà sur les 15 000 m² de charpente, le visage auréolé de buée.

Dans la pénombre, sous la grande voûte, le béton, lisse, doux au toucher, d'apparence métallique, affiche sa superbe. Ici et là, soufflées par des vents violents, des bâches sont renversées. La pluie givrante a pénétré dans le saint des saints, formant des flaques d'eau gelées. Les récentes intempéries se sont invitées dans le chantier le plus magistral de Suisse.

Une contrariété qui ne figurerait pas à l'agenda des travaux de ce bâtiment où logeront, entre autres, une bibliothèque et un restaurant à faire pâlir les campus du monde entier. Un véritable manifeste de toutes les techniques nouvelles enseignées à l'EPFL. «Nous avons deux mois d'avance, nous sommes désormais dans les temps», précise avec calme et assurance Eric Maïno, 58 ans, directeur d'exploitation de Losinger, l'entreprise mandatée pour relever ce formidable défi architectural qui doit prendre fin en août. La météo, une «difficulté» supplémentaire.

«Difficile mais passionnant»

«Difficile», le mot est sur la bouche de tous les ingénieurs. Au Learning Center, ce terme n'a rien de négatif. Ici, la complexité a la valeur d'un défi. Pas une âme sur ces 35 000 m² qui ne soit fière de le relever. Face à la démesure lyrique, enchanteresse, d'un Learning Center dessiné par le bureau japonais Sanaa, chacun veut prouver son savoir-faire.

Et comme la tâche est ardue, délicate, les énergies se sont rassemblées, formant un indispensable esprit d'équipe. Gérard Pilet, responsable du département construction métallique de l'entreprise Sottas, à Bulle, a le sourire, même s'il reconnaît «avoir passé ici par tous les états d'âme. On finit par aimer ce chantier qui représente pour notre entreprise une occasion unique de progresser, d'apprendre encore.» Un avantage compensant largement la prise de risques et les coûts d'une telle opération pour Sottas.

Diplômé de l'Ecole polytechnique en 1980, Gérard Pilet, la tête toujours penchée en arrière, flirte avec le torticolis. Sa mission: construire la superstructure du Learning Center.



Deux aventuriers

de ce chantier magistral. Gerald Pilet (à gauche), enthousiaste ingénieur de Sottas. A droite, le grand patron, Eric Maïno, qui résume en trois phrases le Learning Center: «La beauté architecturale, la complexité technique et, bien sûr, une réalisation Losinger.»



Le toit, pour faire simple. Mais ici, justement, rien n'est simple. Dans cet espace où pas une pièce n'est semblable à l'autre, où les volumes varient au centimètre près, l'alliance du bois et du métal est la clé du problème.

Gérald Pilet, qui voulait expérimenter le concours de ces deux techniques «depuis longtemps», a trouvé un partenaire fiable en la personne d'un camarade d'étude, dirigeant l'entreprise de charpentes en bois Ducret, à Orges. Les deux cerveaux ont branché leurs ordinateurs, histoire d'harmoniser leurs logiciels d'assemblage en trois dimensions. Forts de leurs parcours différenciés, ils ont trouvé un langage commun, susceptible de traduire en réalité les modélisations des architectes japonais Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa.

Dix mille heures d'atelier «pour adapter le logiciel de carrosserie proposé par le bureau Sanaa». Eric Maïno reprend en chœur: «Losinger a fait bouger certaines parties des plans de quelques centimètres, afin de

trouver des formes géométriques simples.» Avec décontraction, sa cravate de patron portée sous une veste fluo, un petit cigare à la main signalant le bon vivant, jamais avare d'un bon mot, le directeur serre la main des ouvriers qui sont désormais nombreux à rejoindre leur poste sur le chantier.

Cet ingénieur en a vu d'autres. Il a participé à la réalisation de l'aéroport d'Agadir, au Maroc, a travaillé sur de grands chantiers en Algérie. Et dans le style maous costaud il a participé au nouvel aéroport de Roissy, qui doit accueillir l'Airbus A380. Autant d'expériences qui lui ont donné un goût «irrésistible» pour des ouvrages d'exception, «à la croisée du génie civil, des ouvrages d'art et du bâtiment».

La magie des défis

Gérald Pilet, les yeux brillants de plaisir et le doigt pointé vers un ciel bientôt recouvert de tôles légères comme des feuilles de papier japonais, éprouve la même passion pour ces chan-



tiers hors catégorie: «Après avoir travaillé sur le chantier Serono, à Genève, je me suis dit: «Plus jamais!» Deux ou trois ans plus tard, j'y suis revenu, c'est plus fort que tout, je suis un entrepreneur attiré par les défis, c'est ma nature.»

Plein sud, un rayon de soleil, braqué comme un spot, vient se briser sur les vagues de béton. Face au lac apparaissent deux gigantesques albatros, des ailes superposées formées par les ondulations parallèles de la toiture et de la voûte en béton, tout en légèreté. Une vision fugace, aussitôt démentie par le moindre

genre, serpentant sur la dalle. Face au spectacle de ce bâtiment hors normes, les ingénieurs ne se voient-ils pas comme des sculpteurs? «Les architectes du Learning Center ont une vision extraordinaire de l'espace», commente Eric Maïno, qui assume, avant tout, son rôle de superviseur. Même attitude, empreinte de respect et de modestie pour le bureau Sanaa chez Gérard Pilet: «J'ai plaisir à participer à quelque chose de durable... Oui, c'est beau. Mais je reste entrepreneur.»

Un Meccano de rêve

Le Learning Center bruisse comme une ruche. Le soleil, bientôt à la verticale, se sent chez lui jusque dans les moindres courbes du bâtiment. Les coups de marteaux, les perceuses, le moteur des élévateurs couvrent la voix des artisans de cette merveille technologique à dimension pourtant humaine. Si le vocabulaire manque pour décrire ce Meccano de rêve, un même sentiment lie le visiteur à l'ingénieur: le plaisir. ■